

cacha son nom ; il parvint même à cacher sa richesse, car Mme de Paul-hac l'avait plutôt soupçonnée que constatée. N'enmenant avec lui qu'une vieille femme de charge qui l'avait vu naître et lui était absolument dévouée, il prit à Paris un petit nombre de domestiques nouveaux, incapables de fournir aucun renseignement sur sa personne ou sa situation.

Il n'avait jamais mis les pieds à X... L'hôtel qu'il y loua, au nom de Mme Dubois, avait sa façade sur une avenue ; mais il se trouvait éloigné des regards indiscrets par un joli parterre qui séparait le bâtiment de la grille d'entrée. Les jardins étaient vastes, bordés de murailles de tous côtés, et se terminaient sur une ruelle, toujours déserte.

Constantin se plut à cacher son chagrin dans cette demeure, assez retirée pour qu'il y fût à l'abri des indiscretions, assez proche du mouvement humain pour l'empêcher de tourner à la sauvagerie. Jamais, même au plus fort de sa douleur, le jeune Raucourt n'avait songé aux expédients du désespoir. S'il était le favori de la fortune, il ne l'avait pas été de la nature. Elevé par des étrangers que sa richesse rendait parfois obséquieux, il n'avait pu, cependant, trouver en eux cette sollicitude affectueuse, cette compassion tendre qui adoucissent toutes les peines d'un enfant auprès de ses parents. Aussi, son cœur, bien que très sensible, resta plus renfermé, plus fort, et se trouva moins douillet aux chocs de la vie. Il n'eut pas un instant l'idée que le monde était mal fait ou qu'il n'y avait point de Providence parce que lui, Constantin, ayant étourdiment donné son amour avec son amitié, se trouvait amèrement déçu. Il se dit seulement que les hommes ne sont pas toujours ce qu'ils paraissent être, qu'on doit s'en défier, les étudier longtemps et ne les aimer qu'à coup sûr.

Il lui sembla que la retraite qu'il venait de choisir conviendrait admirablement à la place de repos et de recueillement qu'il voulait se ménager pour guérir sa double meurtrissure. Son occupation fut d'abord de l'orner, sans luxe extraordinaire, puisque ce n'était que pour une halte provisoire. Se souciant peu de ce qui se faisait, il choisit ce qui était, non au goût du public, mais au sien propre. Il acheta quelques bons tableaux qui lui plaisaient, quelques statues qu'il trouvait jolies, quelques tendures de tapisserie qui lui semblaient belles. Il remplit une bibliothèque de ses auteurs préférés, fit venir un petit orgue dont l'harmonie puissante et mélancolique convenait merveilleusement à l'expression de ses pensées. Grâce à cette indépendance absolue de la convention, il eut un nid point banal, portant bien l'empreinte de sa personnalité et dans lequel il put satisfaire tous ses goûts intellectuels. À ces jouissances d'intérieur, il ajoutait des promenades régulières, en forêt ; le matin, dès l'aube, sur son alean, le soir, à pied, au crépuscule, comme le jour où Antoinette et Christiane l'avaient aperçu.

Lorsque le temps menaçait d'être pluvieux, Constantin se rendait, aussitôt levé, dans le petit pavillon gothique qui se trouvait au bout de sa propriété, sur une ruelle, longeant la forêt. Il aimait ce pavillon auquel de sombres vitraux de couleur donnaient un air d'église. Il y réunit ses livres de choix, ses papiers intimes et il songeait à y faire transporter son orgue lorsque, un beau matin, il aperçut en face de lui, dans le kiosque du jardin voisin, une apparition tellement inattendue qu'il se frotta les yeux, croyant rêver.

Une créature angéliquement belle, vêtue de blanc, les mains jointes,